MICHEL DEBRÉ

de l'Académie française

Entretiens avec Georges POMPIDOU

1971-1974

Albin Michel

ENTRETIENS
AVEC GEORGES POMPIDOU

DU MÊME AUTEUR
aux Éditions Albin Michel

Français choisissons l'espoir

Lettre ouverte aux Français
sur la reconquête de la France

Trois Républiques pour une France
Mémoires — I : Combattre
Mémoires — II : Agir (1946-1958)
Mémoires — III : Gouverner (1958-1962)
Mémoires — IV : Gouverner autrement (1962-1970)
Mémoires — V : Combattre toujours (1969-1993)

Entretiens avec le général de Gaulle (1961-1969)

Michel Debré
de l'Académie française

ENTRETIENS AVEC GEORGES POMPIDOU

1971-1974

Albin Michel

Ce livre a bénéficié de l'aide précieuse
d'une historienne, Anne Simonin, à qui j'exprime
ma profonde reconnaissance et à qui je le dédie.

© Éditions Albin Michel, S.A., 1996
22, rue Huyghens, 75014 Paris
ISBN 2-226-08487-8

Introduction

Vingt ans après... Certains jugeront que c'est trop court alors que pour moi qui ai vécu ces années, j'ai l'impression qu'un monde sépare la vie politique d'hier de celle d'aujourd'hui. Des hommes qui occupaient le premier plan ont disparu ou ne sont plus en activité ; certains problèmes ont trouvé leur solution, heureuse ou malheureuse, mais, surtout, l'esprit qui nous habitait n'est plus. Qui, à de rares et importantes exceptions près, se soucie aujourd'hui d'être gaulliste ? Or, si une question était à nos yeux fondamentale, c'est bien celle-là. Nous avions hérité d'une exigence : assurer le rayonnement de la France. C'est sur les moyens à employer pour réaliser cet objectif que nos analyses divergeaient.

On va le voir, je ne fus pas toujours d'accord avec Georges Pompidou. Et si je lève aujourd'hui le voile sur certaines tensions qui ont existé entre nous, ce n'est pas pour régler des comptes. La vieillesse et la maladie sont causes de souffrances au quotidien, mais sources de sérénité. Au terme de mon existence, je regarde différemment ce que fut ma vie politique, ses passions et ses échecs. Avec Georges Pompidou, nous nous sommes accordés et nous nous sommes combattus, dans, me semble-t-il, un respect mutuel. Celui, peut-être, que l'on n'éprouve que

pour un vieil ami dont on connaît les forces mais aussi les faiblesses. La maladie de Georges ne modifia pas fondamentalement nos rapports ; elle augmenta encore l'admiration que j'éprouvais pour l'homme quand le politique me décevait.

Pour évoquer mes relations avec celui qui fut le président de la République de 1969 à 1974, j'ai la chance d'avoir conservé dans mes archives personnelles les notes prises, à partir d'avril 1971, à la suite de chaque entretien important. Je dictais, le jour même ou le lendemain, le contenu de notre conversation à ma secrétaire Janine Letrosne. Sans que j'y prenne garde, les notes se sont accumulées. Serrées dans un dossier, rangées dans un coffre, elles étaient exclusivement destinées à mon usage personnel. Je savais qu'un jour ou l'autre j'éprouverais le besoin de les consulter et d'y chercher la réponse à une question lancinante : comment être gaulliste sans de Gaulle ? Si je suis resté ministre après le départ du Général, j'ai toujours su que ce serait pour un moment très bref. Il a cependant duré jusqu'en mars 1973. J'ai dû pour cela surmonter bien des réticences et des déceptions. Ce n'est pas un hasard si j'ai commencé à prendre des notes au printemps 1971. Le Général n'était plus depuis quelques mois. Sa disparition, qui eût pu me rapprocher de Pompidou, produisit l'effet inverse. Qui de nous deux serait le plus « pur », le « meilleur » gaulliste ? La réponse à cette question importait peu, elle était pourtant omniprésente dans mes rapports avec Pompidou et entraîna mon départ du gouvernement. Je n'ai jamais pensé être le détenteur d'une « vérité gaulliste » mais, me comportant en gaulliste, m'interdisant de me désolidariser du président de la République, de prendre la tête d'une opposition, j'exigeais de pouvoir dire ce que je pensais. Dans l'intérêt

de ma carrière politique, j'aurais parfois mieux fait de me taire. On ne se refait pas.

Revenant sur ces années, je n'ai pas voulu donner libre cours à ma seule mémoire, même immédiate. J'ai choisi de compléter mes comptes rendus d'entretiens par une sélection de lettres, puisées dans une correspondance qui ne s'interrompt qu'avec la mort de Georges Pompidou, et dont je publie ici non l'intégralité, mais l'ensemble des pièces permettant de suivre l'évolution de nos rapports personnels. Hormis le souci de faire entendre la voix de Georges Pompidou, c'était pour moi la façon de dresser le tableau de relations qui n'ont pas débuté en 1971, mais vingt-cinq ans auparavant, au lendemain de la Libération, de les inscrire dans une continuité dont ne rendent pas compte les seuls entretiens qui en retranscrivent les temps forts, souvent houleux.

Mme Georges Pompidou et son fils, le professeur Alain Pompidou, m'ont autorisé à publier des lettres inédites de Georges Pompidou.

Qu'ils en soient ici vivement remerciés.